

REVISTA CIDOB D'AFERS  
INTERNACIONALS 73-74.

**L'intercultural en acte, identités  
et émancipations.**

De l'identitaire à l'interculturel  
Lignes transversales des débats  
Yolanda Onghena

# De l'identitaire à l'interculturel

## Lignes transversales des débats

Yolanda Onghena\*

Nous avons voulu inclure dans cet article certains commentaires des débats issus des deux séminaires sur les dynamiques interculturelles. Malgré la richesse et l'ampleur des thèmes traités, l'extension limitée de cet article ne nous a permis de retenir que ces commentaires, directement reliés aux dynamiques interculturelles. Pour nous approcher de l'identitaire, nous essayons de questionner différents niveaux d'identification : l'individuel, le collectif et le féminin. Nous avons voulu nous centrer sur l'aspect évolutif de l'identitaire avec ses phases de perte de repères et sur la manière dont ces repères ont été, ou sont parfois, pris en charge par des idéologies. Dans un monde où l'individu est devenu déterminant, est-ce possible de développer une pragmatique interculturelle ? Pouvons-nous parler de solidarité ? Existe-t-il une solidarité au niveau national, européen ou planétaire ? Ou s'agit-il plutôt d'un affaiblissement du sentiment national qui provoque ou qui a besoin de ce niveau individuel pour l'action et pour l'interaction ? Comment peut-on rapprocher, dans un modèle de globalisation, des personnes culturellement différentes, socialement diverses et géographiquement distantes ? Où sont les frontières de l'identité ? Devons-nous parler d'une fixation, d'une homogénéisation ou d'une idéologie identitaire ? Dans les processus il y a des angoisses, des obsessions et des émotions, mais comment faire de sorte que les intersubjectivités, avec leurs paradoxes et leurs pratiques, raisonnent en termes d'humanités et réfléchissent sur cet aspect interculturel en relation avec les grandes problématiques ? Dans le malaise actuel de nos concitoyens, s'agit-il d'un problème de reconnaissance, de la reconnaissance de l'autre, de la différence ou d'une nouvelle intersubjectivité ? Plus de questions que de réponses, mais le seul propos de ces lignes transversales est d'impliquer le lecteur dans la réflexion sur l'interculturel.

\*Coordonnatrice du Programme Dynamiques Interculturelles de la Fundació CIDOB  
yonghena@cidob.org

IDENTITAIRE

Processus identitaire  
Relais identitaire  
Glissement identitaire  
Fixation identitaire  
Obsession identitaire  
Idéologie identitaire  
Idéologisation

INDIVIDUEL

Individualisation  
Singularité  
Vie personnelle  
Déréliction

COLLECTIF

Construction  
Dé-liaison  
Perception  
Co-inclusion

FÉMININ

Féminisme *occidentiste*  
Évolution  
Crispation  
Processus de négociation  
Émancipation  
Crise de masculinité

SOLIDAIRE

Solidarité et expériences individuelles  
Absence de solidarité  
Solidarité vécue  
Stratégie de solidarité  
Politique et solidarité

NATIONAL

Urbanisation  
Régionalisation  
Citoyenneté  
Nation ethnicisée  
Crise de l'État-nation  
Résistance à l'ethnicisation  
Solidarité nationale  
Patriotisme

EUROPÉEN

Société européenne  
Identité européenne  
Interculturel européen

PLANÉTAIRE

Conscience planétaire  
Frontières d'identité  
Solidarité planétaire  
Globalisation et interculturalité

INTERCULTUREL

Intersubjectivités  
Appartenance  
Rencontre  
Reconnaissance  
Paradoxes et pratiques  
Perte ou acquisition  
Hybridation  
Immigration  
Grammaire de lecture possible

## IDENTITAIRE

### Processus identitaire

Comment les représentations se construisent-elles dans un processus interculturel ou dans une interculturalité effective ? Quand nous parlons de changement, de mutation il y a certainement et nécessairement des concessions identitaires à faire, ce qui pourrait sembler un peu grave. Cependant, je ne crois pas que le changement épargne les identités et les pousse, quels que soient les mécanismes, à présenter des concessions. Pourquoi ? Parce que tout le monde a, d'une manière ou d'une autre, conscience du danger du discours identitaire, notamment lorsque le repli identitaire est mis en oeuvre dans un contexte d'adversité. C'est un des aspects tragiques de l'obsession identitaire. Est-ce possible de construire une identité, avec soi-même uniquement, avec ce que chacun reconnaît comme étant la base du soi, de son identité ? Ou bien cette identité se construit-elle effectivement contre l'autre également ? L'autre en tant qu'adversaire. Quelle que soit la portée, la nature de cette adversité, je pense qu'il s'agit d'une question fondamentale dans tout discours sur l'identité. Le discours identitaire, porte en lui, d'une manière consciente ou inconsciente, un certain sentiment victimaire. Je suis victime de quelqu'un, d'un système, d'une autorité, d'un pouvoir. Puisque je suis victime, je réagis à ce rejet, à cette ségrégation, à cette dépréciation du moi. Est-ce que la reconstruction ou la réappropriation du soi peut se faire sans qu'il y ait une lutte contre le soi ? Contre une partie du soi ? Pouvons-nous nous réapproprier une identité ou des fragments d'identité qui ont été refoulés, sans qu'il n'y ait une lutte, un véritable conflit avec soi-même et par conséquent avec l'autre, avec qui j'essaie de créer, parfois d'une façon illusoire, une relation d'adversité ? *Noureddine Affaya*

### Relais identitaire

Je considère mon identité marocaine comme quelque chose de vivant qui peut s'adapter ; elle ne perd pas son cachet simplement par le fait que notre société soit en pleine restructuration. Je pense que l'identité est en pleine transformation également. Le véritable problème c'est que cette identité, ce mot « identitaire » n'est pas idéologisé, n'a pas de relais, ni au niveau politique ni au niveau culturel. Le vrai problème est comment prendre en charge ce mot « identitaire » ? Comment l'idéologiser ? Nous continuons à afficher une identité cérébrale, imaginaire mais qui n'est pas réellement la nôtre dans notre vécu. Il y a une disparité totale entre l'imaginaire identitaire et les impératifs d'un réel aliénant, frustrant mais en même temps plein de tentatives pour le corps et l'intellect. Comment nous réapproprier de notre véritable identité, ou en fait, comment adopter cette schizophrénie culturelle en tant que métaphore d'un enjeu identitaire pluriel qui n'est ni stable

ni immuable ? Outre ce manque de relais, ce manque de prise en charge commence à poser des problèmes au niveau de la personnalité même des marocains ; nous sommes arrivés à un moment où nous n'avons pas grande chose à partager autour de ce mot « identitaire ». Nous dévalorisons tout ce que nous produisons. L'important pour nous, c'est tout ce qui vient de l'extérieur. L'Occident, disons-nous, nous cause des problèmes, mais pourtant quotidiennement, les marocains périssent en essayant de gagner l'autre rive de la Méditerranée, ce qui veut dire que nous sommes arrivés à un degré de dévalorisation de ce « nous identitaire ». Le refuge pour certains se trouve dans un passé imaginé et reconstruit de toutes pièces, mais c'est un passé conçu négativement par rapport à l'Occident : nous sommes différents de l'Occident, donc nous avons une identité. La même obsession anime tout le monde qu'il s'agisse de séculiers, de fondamentalistes ou de rêveurs d'Eldorado européen. Nous sommes arrivés à un point où nous devons changer de cadre, nous réapproprier de notre identité qui continue à se manifester mais qui ne trouve pas de relais ni de structures pour la mettre en valeur. Ce n'est pas seulement le cas du Maroc ; mais à mon avis, de tous les pays de l'Afrique du Nord et du Moyen Orient. *Lahcen Haddad*

### **Glissement identitaire**

Il y a un glissement d'une identité à l'autre, à n'importe quel moment de l'action d'un individu, que ce soit dans une société post-traditionnelle ou dans d'autres sociétés. J'imagine ce glissement identitaire comme un parcours sur des rails de manière inconsciente, où chaque rail représenterait un certain aspect identitaire, une certaine plaque d'identité dans un sens donné. Et lorsque nous demandons à la personne de se prononcer consciemment sur son identité, elle répond : voilà mon identité, c'est à dire, une construction presque consciente de son appartenance. Je crois qu'il y a tout un glissement qui se fait, et de temps en temps, quand il y a par exemple quelque chose qui nous interpelle, une image, un reportage ou une question, c'est alors que se réveille la matrice que nous établissons au niveau de l'identité et qui va nous donner quelque bribes d'information sur le fonctionnement conscient des personnes. Néanmoins, il y a tout un travail à faire au niveau de l'inconscient. Comment l'identité s'entrecroise-t-elle avec d'autres aspects, d'autres désires, d'autres comportements qui ne sont pas aussi conscients ? L'identité est-elle une façon de construire des fétiches pour pallier des carences au niveau de la personne ? Pouvons-nous projeter tout cela à l'échelle des groupes et de leurs notions de nation, d'*umma* et d'identité collective imaginée ? *Lahcen Haddad*

### **Fixation identitaire**

Est-ce que finalement nous n'aurions pas besoin d'un travail psychanalytique (pour ne pas dire critique) de certaines fixations de genre identitaire ? Les représentations que ces fixations identitaires produisent -et non pas seulement les fixations qu'elles produi-

sent mais ce qu'elles produisent comme modes de comportement également- peuvent provoquer des dérapages. C'est une question sérieuse qui concerne la réécriture de l'histoire. Est-ce qui il y a une histoire écrite d'une manière exhaustive et complète ? À mon avis, l'histoire se réécrit à chaque fois selon les contextes et les facteurs historiques qui interviennent dans la marche d'une communauté ou d'une société. D'après le mouvement féministe, lorsqu'il atteint une certaine force, l'histoire de l'humanité est fondée sur une ségrégation entre femmes et hommes, et par conséquent, il est nécessaire de réécrire l'histoire de l'homme complètement. L'histoire, en effet, a été manipulée par l'homme. *Noureddine Affaya*

### **Obsession identitaire**

Je ne crois pas que le voile soit un sujet important, à mon avis, il y a d'autres sujets beaucoup plus importants. Mais le débat sur le voile nous a été imposé. Il existe une certaine obsession du voile. À mon avis, le discours sur le voile comme symbole de la souffrance des femmes orientales sous l'autorité de l'islam est une obsession. Les fondamentalistes aussi sont obsédés par le voile. Pour eux, c'est le test de la piété de la femme. Il faut se voiler pour se montrer, il existe donc aussi une phobie du voile, même pour les jeunes filles qui le portent. Nous devons minimiser toute cette culture, cette phobie du voile. Un travail de banalisation du voile s'avère nécessaire. Mais en second terme, il est aussi nécessaire d'engager un travail pour voir si le voile implique une force de résistance. Le voile acquiert peut être une signification de résistance, il pourrait conférer à la femme, d'une façon ou d'une autre, une certaine capacité. Et je crois que l'effet des médias, la pression des frères... sont certes importants, mais, comment se définissent-elles, quelle critique se font-elles ? *Participant*

### **Idéologie identitaire**

L'idéologie identitaire apparaît lorsque des intellectuels prennent en charge de façon explicite et systématique leurs identités. Il y a aussi les stéréotypes qui traduisent de façon simple les représentations identitaires. Et il y a ce que nous pourrions appeler les identités sans verbe. Les femmes traditionnelles se voilaient par pudeur en respectant la coutume. Par contre, les jeunes filles modernes qui optent pour le hijab rompent avec une tradition locale pour en rejoindre une autre, il y a une sorte de conversion qui peut être accompagnée, soutenue par un discours idéologique, mais pas forcément. Mais ce sont là deux pôles extrêmes, les motivations et les fondements du voile sont très variés. *Hassan Rachik*

Toute identité est une identité idéologique ; l'idéologie est centrale dans toute identité, dans la définition du soi et dans la définition des frontières entre le moi et l'autre. Dans ce cas, le problème ou la crise résident peut être chez nous dans l'évolution des identités ; c'est cette étape qui n'a pas été encore mise en question. Un travail

de déconstruction de l'identité collective, tel qu'elle a été établie depuis l'indépendance, n'a pas encore été entrepris. L'émergence d'une nouvelle identité créée par les groupes qui ont été marginalisés à travers l'histoire du Maroc en est le début. Mais la question de l'émergence de l'individu n'est pas encore là ; nous nous trouvons encore dans une étape que je qualifierai de moderne (et non pas de post-moderne) ; nous n'avons pas dépassé ce stade ; nous ne sommes pas dans un contexte où l'individu (et c'est peut être pour moi l'essence du postmodernisme) où l'individuation dépasse, recrée les identités collectives par choix. Nous recréons, nous créons des multitudes, des identités collectives mais la base essentielle de cette identité postmoderne est toujours l'individu.

*Lahcen Haddad*

Si nous parlons de la relation entre l'identité et l'idéologie, je ne suis pas sûr que la différence que nous établissons entre l'identité qui est là, qui est prête, crue, et vécue et l'idéologie supposément plus abstraite et placée à une étape ultérieure soit aussi schématique que nous croyons. L'idéologie ne doit pas être un aspect négatif : l'identité sera toujours là, dans un état pur ou vécu peut être, etc. et ce n'est que lorsque nous l'instrumentalisons, qu'elle devient idéologie. En ce qui me concerne, j'ai une idée moins négative de l'idéologie. Pour moi, l'idéologie représente une façon de nous situer par rapport au monde. L'identité que se font les tribus par exemple, est définie par une idéologie, peut être tribale ou maraboutique, mais aussi par le vécu, par leur rapport avec l'écologie, par rapport à la nature etc., donc l'aspect idéologique n'est pas absent ; il est là et c'est dans ce sens qu'il faut le cerner. *Lahcen Haddad*

## **Idéologisation**

Le mot « idéologie » d'abord... Effectivement il y a des anthropologues qui utilisent le mot « idéologie » pour parler de culture ou de représentations, mais j'utilise ce mot pour faire référence à cette partie active de la culture, à cette partie activée par des intellectuels, par des militants etc. L'idéologisation de la culture, de la religion est un processus complexe, mais nous pouvons retenir comme critère essentiel « l'activation » qui se rapporte au passage de l'implicite à l'explicite, du caractère diffus de la culture à l'organisation de la production et de la diffusion du discours idéologique, à l'apparition de spécialistes de cette production (idéologues) et de cette diffusion (intellectuels, militants). Porter une djellaba au XIX<sup>ème</sup>, par exemple, n'a rien avoir avec porter la même djellaba pendant le protectorat lorsqu'il s'agissait de manifester sa marocanité. Le premier acte s'inscrit dans une continuité, il n'est porté par aucun discours explicite, le second s'inscrit dans une idéologie identitaire nationaliste. Quand je parle d'idéologisation je fais référence tout simplement à ce passage d'une culture qui est implicite, diffuse, vécue sur le mode de « l'inconscient », du latent à d'autres aspects, (par exemple un discours, des comportements) qui sont exhibés (djellaba, voile, barbe etc.) *Hassan Rachik*

## INDIVIDUEL

Ma question est la suivante, est-ce possible, puisque dans un certain sens nous sommes dans le cadre du possible, de développer une pragmatique interculturelle dans un monde où l'individu est devenu déterminant et où les individus sont plus que la société ? *Noureddine Affaya*

### Individualisation

En ce qui concerne l'identité, il existe, à mon avis une sociologie (ancienne) qui a vu que les vieilles institutions, les anciennes institutions de la modernité, les écoles, les églises, les États-nation, les patries... ne fonctionnent plus pour forger les identités, l'individuel, et qui par conséquent n'a pas vu l'existence de nouvelles instances identitaires, la télévision, la publicité, la consommation. Nous sommes donc bien des acteurs collectifs, mais les mécanismes de socialisation ne sont plus les mêmes. En effet, les anciens mécanismes de socialisation des institutions étaient mis en oeuvre par la punition/récompense, mais leur fonctionnement est différent aujourd'hui. Certes je ne serai pas puni si je ne consomme pas, mais je serai inscrit autrement quelque part au sein de la société. Cette théorie de l'individualisation, devrait donc être fortement nuancée, elle devrait être corrigée. *Felice Dassetto*

Je prends comme point de départ l'ouvrage de Manuel Castells sur la société réseau. Dans cet ouvrage, il suggère que dans le monde où nous habitons, la construction des identités se fait de manière plus ou moins individuelle : nous consommons des mass media, nous sommes sur Internet, nous adoptons de fausses identités, etc. et par conséquent, la définition, si vous voulez ultra postmoderniste, de ce que chacun fait, s'inscrit sur deux axes : d'abord, il existe une multiplicité de dimensions dans lesquelles il est possible de se définir soi-même, appelons-les les supermarchés des intérêts culturels. Pour certains, leur goût musical est le plus important, pour d'autres leur orientation sexuelle, etc. Ensuite, la conclusion de cette demande serait la mise en question du *nous* car l'identité est au fond un problème individuel. Lorsque nous analysons les comportements politiques individuels actuels dans le système démocratique, nous constatons que les gens ne sont plus ancrés dans des identités collectives, les classes sociales ne sont plus les mêmes, etc. Ainsi, quand les électeurs votent, par exemple, ils le font d'une façon tout à fait individuelle. C'est un vote d'opinion, notamment, plutôt qu'un vote d'appartenance. *Joan Botella*

Dans un contexte postmoderne, l'identité est en crise ou en plein questionnement, par le fait que l'individu soudainement –et c'est à ce point que nous devenons de ce côté du monde plus importants au niveau de l'identité– n'est plus un individu neutre mais un individu qui peut être musulman ou non européen. Ainsi, l'identité postmoderne en occident, au début du vingtième siècle, se repositionne et se questionne à nouveau. Au Maroc, par contre c'est la crise d'une identité collective nationaliste qui en est le fruit (comme toutes les identités. évidemment). *Participant*



## Singularité

Je crois que la différence n'a été qu'une phase de transition entre trois axes ou régimes d'interaction qui se profilent, à mon avis, de plus en plus clairement : le premier axe était représenté par le monde de la hiérarchie, le monde du traditionnel, où des positions très verticales étaient définies très nettement. Il y a eu ensuite une formidable rupture associée à la modernité, la démocratie, c'était le régime de l'égalité, sur lequel nous ne reviendrons plus jamais et, nous nous engageons désormais dans le troisième grand modèle, le régime de la singularité. Nous entrons dans une société où de, plus en plus, de très nombreux éléments culturels et sociaux nous entraînent vers une singularisation extrême. *Danilo Martuccelli*

## Vie personnelle

Il existe toujours un déséquilibre et nous avons tous de plus en plus le sentiment d'avoir un degré de complexité, d'aventure personnelle, de réalisation des aspirations qui désormais font de chacun de nous, des êtres plus intéressants que l'ensemble de la société. Je ne crois pas à l'existence d'une privatisation du politique mais je pense, en revanche, que nos vies personnelles sont de plus en plus intéressantes. Parce que nos vies de couples sont plus ouvertes, parce que nos relations avec les autres sont beaucoup plus élaborées, parce que le travail est plus instable et que nous sommes contraints d'équilibrer tout cela. Et lorsque la vie personnelle devient si intéressante pour chacun de nous, lorsque (mais là, c'est l'histoire de l'Occident qui le veut ainsi) il n'y a rien d'autre que la réalisation de notre vie personnelle, – comme disait Malraux, “rien ne vaut la vie, mais la vie ne vaut rien” – la tension induite par ces deux processus devient extrême. C'est aussi simple que cela. Nous sommes ainsi dans des sociétés dans lesquelles la vie, notre vie, est vraiment l'horizon liminaire à partir duquel nous jugeons tout le reste et nous sommes également dans des sociétés dans lesquelles, paradoxalement, la vie humaine est en train de perdre toute valeur. *Danilo Martuccelli*

## Déréliction

Dans le monde d'aujourd'hui, beaucoup d'acteurs ont des expériences pouvant être appelées de *déréliction*, c'est à dire, de perte du sentiment d'avoir accès au réel. C'est un phénomène important et étrange. C'est intéressant parce que vous prenez cette expérience bizarre, de gens ayant le sentiment de vivre dans des mondes parallèles, dans de faux mondes, dans ce qu'ils appellent, ils emploient d'ailleurs souvent cette expression, ne pas être dans la « vraie vie ». C'est extraordinaire, cette affaire de la « vraie vie ». La « vraie vie » c'est toujours celle des autres. Ce qui est surtout intéressant dans cette expérience d'exclusion de la « vraie vie », c'est qu'elle concerne des groupes sociaux très différents, très éloignés dans le temps et dans l'espace. C'est massif chez les femmes au foyer

depuis les années 60 (avec par exemple la soi-disant névrose de la ménagère). C'est très fort aujourd'hui chez les jeunes, notamment dans les pays occidentaux, qui vivent un très long processus d'insertion : Ils sont placés dans un espèce d'univers parallèle, ils vivent dans des dérélictions, à savoir, ils font des études-parking, dans des universités-parking, dans de boulots-parking, des éléments qu'ils vivent comme étant « bidons » parce qu'ils ne peuvent pas avoir accès à ce qu'ils appellent les « vrais emplois ». Ils vivent alors dans la *déréliction*. Voilà une expérience singulière qui se décline de manière très différente dans des sociétés incroyablement diverses mais qui peuvent, néanmoins, donner le sentiment que ce que vit cette personne, pourtant très différente, socialement, culturellement et même géographiquement, a quelque chose de commun avec moi. Et lorsque j'ai l'impression que cette expérience singulière a quelque résonance avec la mienne je commence à comprendre autrement son monde social et le mien. *Danilo Martuccelli*

## COLLECTIF

### **Construction**

S'il est vrai qu'en occident la question de l'identité est individuelle (bien qu'avec précaution), nous sommes encore attrapés, au Maroc, dans une construction nécessairement collective de l'identité et qui est encore difficile. Par conséquent, je préfère utiliser le terme se démarquer plutôt que s'émanciper. Émanciper est un terme compliqué. Nous sommes encore attrapés par une histoire que nous ne connaissons pas encore totalement ; elle commence peut être à pénétrer timidement et à être revisitée par certains chercheurs. Nous sommes attrapés également par la nécessité de nous définir, par rapport à un certain nombre d'interpellations... qu'elles nous viennent de l'occident ou qu'elles nous viennent par exemple de « nous » islamistes et là je parle en tant que femme. *Participante*

### **Dé-liaison**

Beaucoup de personnes disent aujourd'hui éprouver un incroyable sentiment de dé-liaison personnelle vis-à-vis du groupe, c'est-à-dire que nous vivons comme étant profondément dés-insérés du collectif et avec une méfiance extrême à son égard. Et tout à coup, la nation, les identités collectives, la République, l'Europe, ne veulent plus dire grande chose pour personne. Et ça donne le vertige. C'est bien l'expérience de base que nous avons tous du social aujourd'hui. Nous ne parvenons pas encore à la penser et nous vivons tous, autochtones ou immigrés, vieux ou jeunes, cet étrange problème du senti-

ment de distance extrême de la vie sociale et de vivre avec des représentations collectives qui manquent absolument de sens individuel pour nous. *Danilo Martuccelli*

## Perception

Que perçoivent les gens ? Systématiquement, ils font à leur niveau, avec plus ou moins d'intelligence, une critique du fonctionnement des institutions, en accentuant ainsi, le plus banalement possible, notre sentiment d'être plus malin que la société dans laquelle nous vivons « Je comprends le problème, moi, alors comment est-ce possible que tous ces technocrates, tous ces experts, tous ces gens-là ne comprennent pas un problème que je pourrais résoudre en deux secondes ? » Un sentiment très étrange jaillit ainsi, tout à coup, à savoir, de nombreux individus ont le sentiment de comprendre la vie politique plus intelligemment, plus ingénieusement que les responsables politiques. Ce qui entraîne évidemment une méfiance absolue envers les organisations collectives, puisque de toutes manières « cette bande d'incompétents ne va jamais rien résoudre ». Et plus le niveau d'information de nos citoyens augmente, plus ce type de lecture est accentué. Nous vivons désormais dans un monde politique où les gens d'en bas se croient très astucieux et les responsables ont le sentiment de ne plus maîtriser les dossiers et les problèmes. *Danilo Martuccelli*

La comparaison entre l'exemple français et l'exemple allemand, tous deux très démonstratifs, met en relief des aspects très importants. Contrairement à la France, le discours interculturel fonctionne en Allemagne. En Allemagne ça marche, parce que « la communauté » a marché en Allemagne, je dirais même que le « ghetto » a marché. Le ghetto ou la communauté ont renforcé l'individu, lui ont donné la possibilité de se protéger, de lutter contre l'injustice et il a trouvé la solidarité. Mais la communauté a commencé à le totaliser aussi, à supprimer sa liberté, et par conséquent, cet individu a brandi son drapeau contre cette communauté aussi. En tout cas, il est passé par cette étape de communautarisme. En France il était interdit d'être « communautaire » ; on leur a dit : « Assimilez-vous et devenez citoyens et vous ne serez pas distingués, vous ne serez pas séparés, nous ne ferons pas de différence. Que vous soyez arabe ou autre, peu importe, après votre passage à l'école vous pourrez devenir ministres même » ; or il n'y a pas eu de ministres ni de députés arabes ou musulmans en France, pays qui cependant compte la plus grande population musulmane en Europe. En Allemagne, pour une population de quatre cent mille citoyens d'origine turque, il y a maintenant au moins quelques députés Turcs. Voilà justement des gens interculturels. *Ferhat Kentel*

## Co-inclusion

Il y a peut être dans l'urgence une autre dimension de la définition de soi, mais dans un contexte de négociation d'un devenir commun ou d'un jeu commun, cette dimension de négociation, est supplémentaire et complémentaire. Je l'appelle « co-inclu-

sion » : nous devons négocier notre devenir commun. Prenons, par exemple en France l'affaire du foulard : pour négocier notre devenir commun, la relation interculturelle s'avère insuffisante, nous devons avancer un pas supplémentaire. Et nous devons le faire parce que nous sommes de plus en plus mêlés. *Felice Dassetto*

## FÉMININ

### **Féminisme *occidentiste***

Le féminisme *occidentiste* a échoué au fond, et il a doublement échoué dans sa revendication. Premièrement parce qu'il a voulu (il ne pouvait peut être pas en faire autrement) se situer dans le terrain masculin, à savoir, définir les enjeux importants à partir des enjeux définis par les hommes comme importants, c'est à dire les enjeux placés dans les principaux espaces publics : l'espace du travail, l'espace politique, et là, c'est un double échec : le statut professionnel des femmes est encore subalterne au statut professionnel des hommes, et dans le domaine politique, le statut politique des femmes est inférieur. Cette revendication féministe qui a voulu cerner les enjeux féminins, mais sans redéfinir en même temps le rôle masculin et les enjeux masculins, a donc échoué. Certes, son attitude défensive et revendicative ne lui permettait pas d'agir autrement, mais à un moment donné, elle n'a pas su totaliser et redéfinir dans sa revendication les enjeux masculins également. Nous sommes donc face à l'*occidentalisme*, que nous connaissons déjà, libre encore de dynamiser le monde à la façon des hommes. *Felice Dassetto*

### **Évolution**

En ce qui concerne le foulard, il faut souligner l'aspect non seulement complexe mais aussi évolutif de la signification du voile. Les femmes qui portent aujourd'hui le foulard, -des filles et des jeunes filles à l'université notamment- ne le portent nécessairement pas pour la même raison qu'il y a vingt ans. À mon avis, l'aspect le plus important aujourd'hui dans le port du voile, c'est que les jeunes filles ont choisi de le porter. Il n'a pas été imposé et elles ne le portent pas automatiquement par imitation ou par tradition. Le voile marque tout de même l'émergence d'une certaine conscience et d'une certaine autonomie de pensée, liée à un certain esprit critique chez certaines jeunes filles. Et ce qui est important aujourd'hui dans l'affaire du foulard - en particulier en France où il s'agit pourtant d'une minorité- ce n'est pas le foulard en soi, c'est l'affirmation du droit à le porter ou à ne pas le porter. C'est à dire de se marquer par rapport

aux hommes ainsi que par rapport à une différente communauté, française par exemple, etc. Avoir le droit de le faire. J'ai ainsi l'impression qu'il ne s'agit pas seulement d'un aspect religieux, bien qu'il y ait des jeunes filles qui le portent pour sa signification religieuse. Par conséquent, la première remarque serait l'aspect évolutif du port du voile

*Participant*

### **Crispation**

Le débat sur le voile est non seulement un piège mais plutôt un leurre. Cette crispation naît au sujet de ce bout de tissu qu'on a appelé islamique, bien que je ne voie pas d'où vient cette qualification d'islamique. Le débat finalement est devenu, aujourd'hui et en Europe notamment, un débat religieux. Et, dans ce débat le voile est devenu un signe, un signe extérieur alors qu'en fait, la religion était une affaire de conscience. Je me demande alors : à quel moment cette politique sur le voile a-t-elle été engagée ? Le voile a toujours existé. Cette polémique qui a longtemps empoisonné l'actualité ne serait-elle pas une simple création des médias ? Les médias, en effet, savent fabriquer un événement, savent concevoir un événement. Comment ce bout de chiffon a-t-il pu canaliser les peurs, les angoisses réunies ? *Mohamed Ben Salah*

### **Processus de négociation**

En ce qui concerne l'échec, je préfère la notion de processus, processus ouvert, processus de négociation. À mon avis, nous sommes face à un problème de reconnaissance des succès des mouvements des femmes ainsi que de reconnaissance de leurs apports, de leurs contributions. Il s'agit d'un problème de perte de mémoire des apports historiques des femmes. Par exemple : comment les femmes ont-elles redéfini la politique pendant les années 60-70 ? La politique est le mélange avec le personnel, et le personnel est politique. C'est à ce moment là que le droit reproductif, le contrôle de la natalité, a été introduit dans la politique. Je pense qu'il s'agit d'un processus. Je crois qu'il existe aussi un problème de représentation culturelle. Une re-formulation du sens de la crise d'identité masculine, s'avère nécessaire dans ce moment de précarité du travail, par exemple. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que le progrès est linéal, qu'il ne représente pas une valeur de modernité et qu'il s'agit d'une question ouverte. *Mary Nash*

### **Émancipation**

L'émancipation des femmes a été le fait le plus marquant de l'histoire sociale des sociétés arabes du monde lors des quatre ou cinq dernières décennies. La scolarisation des filles est en effet un événement majeur. Étant donné que les jeunes filles universitaires représentent parfois aujourd'hui 50 ou 60% des effectifs universitaires, je ne crois pas que le voile marque une régression dans cette dynamique d'émancipation des femmes

et de participation dans la vie active. Cependant, le voile pourrait signifier plutôt l'adaptation à un climat culturel nouveau, lié à la crise de modernité existante aussi bien dans le monde arabe qu'en occident. Il existe en effet une crise de valeurs et dans le monde arabe au moins, nous avons tendance à dire -et c'est un point positif- que la modernité n'est pas égale à l'occidentalisation. En portant le voile, les jeunes filles pensent qu'elles sont dans la modernité mais tout en refusant d'être comme les jeunes filles occidentales. C'est également le rejet de la représentation de la femme objet ou de l'obligation d'imiter le modèle de la femme occidentale pour participer à la vie active. Derrière le voile il y a une volonté de s'affirmer comme un membre actif, comme une pensée autonome, comme une conscience libre, etc. Mais il y a aussi la scénographie d'appartenir, d'affirmer l'appartenance à une civilisation, nous pourrions dire d'une représentation civilisatrice et non pas seulement sexuelle ou de genre, etc. *Participante*

Il s'agit donc d'un soi historique des femmes dont les hommes manquent, qu'ils n'ont plus en tout cas depuis ces quatre décennies environ de production de discours féministe. Ce soi historique des femmes peut engendrer, en quelque sorte, une certaine féminisation de la société. Sans tomber dans le jugement de valeurs, je souhaiterais pourtant poser la question suivante : quel est le sens attribué à l'importance de ce soi féminin historique face à l'effacement du soi masculin, dans le processus de construction de solidarité précisément ? *Noureddine Affaya*

### **Crise de masculinité**

Les femmes ont plus d'initiative dans leurs vies personnelles aujourd'hui en France que les hommes. En revanche, je n'observe pas de crise de la masculinité. Je m'explique. Prenons l'espace familial dans ses trois grands axes, à savoir : un rapport de filiation avec nos parents, une relation horizontale de conjugalité et un rapport de parenté. Dans le rapport de filiation, les hommes n'ont aucune crise de masculinité : ils s'occupent aussi peu de leurs parents qu'il y a une cinquantaine d'années. Le soin des parents âgés c'est toujours une affaire de femmes dans notre société. Tout simplement, l'Etat social peut dépenser de l'argent, aider à la gestion du troisième âge, ce qui revient très concrètement à aider les femmes, ou peut ne pas le faire, mais dans les deux cas cela ne touche en rien la masculinité. Du point de vue de la paternité, cela devient plus intéressant. Les femmes aujourd'hui vivent une expérience assez troublante dont elles n'ont pas forcément conscience. Dans un seul et même mouvement, elles veulent à la fois garder le « contrôle » des enfants et se « libérer » de la maternité. Elles sont prises en effet dans un processus par lequel elles « s'éloignent » un peu des enfants. Et les hommes, du point de vue de la paternité, c'est exactement le contraire, ils se « rapprochent » un tout petit peu des enfants. Mais lorsque tu les fais parler de la paternité, tu t'aperçois qu'il n'y a aucune crise. La paternité, pour l'essentiel des hommes français (classe moyenne ou classe populaire), c'est être un pourvoyeur de fonds. C'est à dire, je gagne mon salaire et j'entre-

tiens ma famille. Où est la crise de masculinité ? Lorsque le chômage m'empêche économiquement d'assurer ce rôle, je vis effectivement très mal ma masculinité. Mais ce n'est pas la masculinité qui est alors en question, il s'agit d'un problème économique ayant une retombée particulièrement significative sur la vie familiale. J'arrive au troisième axe, la conjugalité, où il existe effectivement une « crise » de la masculinité. Or, il ne s'agit pas, pour reprendre le titre d'un best-seller, de Vénus et de Mars qui ne se rencontrent pas, mais plutôt du fait que les femmes d'aujourd'hui ont un projet de couple alors que les hommes n'ont plus collectivement de projet de couple ni de conjugalité. Le projet de couple aujourd'hui imposé par nos sociétés est un mélange d'érotisme et de communication, c'est ça le couple. Pas la famille, le couple. Et bien, les femmes ont aujourd'hui une exigence de communication dans la sphère intime que nous, les hommes, nous sommes incapables de satisfaire. Pour revenir à une image d'Épinal : « il faut qu'on parle » – dit la femme, et l'homme répond – « Parler de quoi ?... » Mais même ici nous assistons davantage à un conflit, peu ou mal exprimé, qu'à une crise véritable de la masculinité. Autrement dit, les femmes ont aujourd'hui un projet de couple qu'elles ne parviennent à imposer aux hommes que globalement. *Daniilo Martuccelli*

## SOLIDAIRE

### **Solidarité et expériences individuelles**

À mon avis, il est vrai, aujourd'hui, que cette individualisation des expériences a fait éclater tous les récits qui avaient un sens à un moment donné et qui motivaient une certaine forme de solidarité dont nous manquons désormais. C'est pourquoi j'interroge, tout en me posant des questions, puisque je partage aussi cette problématique. Je me demande si nous devons recréer la solidarité à travers le rapprochement entre des expériences singulières, les expériences personnelles des individualités, comment dépasser alors le niveau de charité, de la solidarité par charité ? Comment atteindre le niveau de solidarité sans un certain dépassement des expériences personnelles pour voir au-delà de ces expériences ? Comment a été créée effectivement la solidarité nationale, sur quelle base ? Pourquoi les gens, à un certain moment, se sont sentis concernés par la pauvreté du citoyen d'à côté et en revanche, ne se sont sentis nullement concernés, évidemment, par la misère des gens qui vivaient dans d'autres pays. Qu'est-ce qui a motivé cette solidarité ? Sur quoi se fonde la solidarité sinon sur ce dépassement des expériences personnelles ? Ne sommes-nous pas face à un problème ? Sommes-nous vraiment capables de dépasser les catégories d'émotion, condition sociale, cause, dans la recherche de toute

forme nouvelle de solidarité ? Comment les expériences individuelles dont nous parlons vont-elles s'harmoniser, conférer un sens à une solidarité qui dépasse les intérêts individuels ? *Burhan Ghalioun*

### **Absence de solidarité**

Je voudrais pourtant revenir précisément sur la question de la solidarité nationale. N'a-t-elle été vraiment que le fruit de l'invention du mythe national ou faisait-elle partie de tout un projet politique ? Non, à mon avis, le mythe national n'est pas suffisant. Le récit est important, le mythe a dû jouer un rôle mais pour cacher plutôt l'absence de solidarité réelle que pour la créer. Nous parlions de solidarité parce qu'il n'y avait pas de solidarité. Nous disions –nous sommes solidaires- mais en réalité la solidarité est venue beaucoup plus tard, lorsque les gens, les pauvres, se sont aussi battus pour améliorer leurs conditions de vie. Donc ce n'est pas le mythe qui a créé la solidarité. L'émergence d'une nouvelle solidarité au caractère national a été reliée à un nouveau projet politique, national, puis à une nouvelle politique sociale visant la réalisation de ce projet politique. C'est le cas aujourd'hui du RMI et d'autres mesures de solidarité semblables. Ce qui peut motiver la solidarité également, c'est le sentiment de faire partie de, d'appartenir à la même nation, pas au même pays, ça n'a pas de sens, bref, de vivre dans une certaine mesure dans le même bateau et de se sentir lié au même sort. La solidarité nationale a toujours été fondée dans le combat contre autrui. *Burhan Ghalioun*

### **Solidarité vécue**

Il faut recommencer avec une solidarité vécue, avec une expérience de solidarité. Il y a des chiffres à ce sujet, et d'après Grey, par exemple, cette expérience pourrait être chiffrée dans le cas des Etats Unis : 20% des citoyens cherchent de nouvelles formes de réseau. Ce n'est pas une expérience mondiale, c'est n'est pas la globalisation de la conscience mondiale, mais c'est un début de vécu. À mon avis, il ne s'agit pas seulement de refus mais aussi d'une nouvelle idéologie devant se développer préalablement, et qui va nous montrer comment la solidarité va se dérouler. Des expériences à ce sujet sont déjà en cours et probablement, de nouvelles formes solides vont émerger, mais pas à partir d'une analyse quelconque qui dit, bon c'est ça le futur... non, cela devra être vécu. Dans le cas de l'Europe d'après les estimations 30% des gens sont dans cette mentalité et je me demande par conséquent s'il y a, ici en Europe, des recherches à ce sujet ? *Rik Pinxten*

### **Stratégie de solidarité**

Qu'est-ce que la société d'aujourd'hui ? C'est une machine à fabriquer des modes d'individuation différents. La société, pour moi, c'est ça. Par conséquent, que je sois en Turquie, au Maroc, en France ou au Brésil, la société me fabrique comme individu de



manière particulière. C'est par le biais de l'ensemble des épreuves au travers desquelles je me forge que je peux arriver à avoir une compréhension de la société ; à part cela, la société n'a plus grand sens. Parvenir à mettre en relation ces différents modes historiques d'individuation, fabriqués dans différentes traditions, lieux et expériences nationales, devrait permettre d'avoir une compréhension et un impact compréhensif plus clair au sujet des autres. À mon avis, c'est ainsi qu'un mécanisme de compréhension différente sera possible parce que nous sommes en dehors de ces grands blocs qui sont les classes sociales ou les unités nationales et qui empêchent justement la compréhension réciproque. Mais encore une fois ce n'est qu'une stratégie parmi tant d'autres. *Danilo Martuccelli*

### **Politique et solidarité**

Nous avons évoqué des stratégies d'asservissement ainsi que des foyers de résistance parce qu'il s'agit d'une véritable dialectique quelle que soit la nature et le degré de tensions qui y sont générées, et quelles que soient aussi les retombées sur le vécu des gens. Il est certain que dans le processus de production des moyens de solidarité les gens se trouvent face à l'importance du politique et des acteurs politiques, des institutions, des instances politiques dans la gestion des destins, des communautés, et des sociétés. Voyons, par exemple, le cas de la délocalisation de l'usine Renault dans l'année 97, je crois. Lionel Jospin, alors dirigeant du parti socialiste, a voyagé à Vilvorde, en Belgique, pour manifester avec les ouvriers de la Renault. Il était solidaire avec la cause des ouvriers de Vilvorde. Pourtant, trois mois après, devenu Premier Ministre en France, il a signé la décision de délocaliser l'usine Renault de Vilvorde en Espagne. Par conséquent, le politique a tout de même une force extraordinaire dans la détermination de la vie de gens. Comment faire pour contrer justement ce qu'on vient de nommer « le mensonge du pouvoir », parce qu'en effet, le pouvoir a besoin de mise en scène, de spectacle, de mensonges. Et comment faire face aux différentes machines, aux différentes manœuvres que possèdent les hommes politiques pour influencer les vies des gens ? *Noureddine Affaya*

## **NATIONAL**

### **Urbanisation**

Je vais faire référence à une métaphore qu'utilise Michel de Certeau : « la ville » ; comme concept, la ville comme plan, comme méta-plan, comme méta-discours, qui oriente, qui est censé d'être le manipulateur de tout, le sens de tout. Et, paradoxalement

ou contrairement à cette manipulation, nous marchons dans la ville et nous construisons la ville, donc, la ville n'est pas indépendante de moi. C'est moi qui fais la ville. Et dans le cas de la nation, c'est pareil : il y a une nation, il y a des symboles, des drapeaux, un hymne national et ils résument, dans une certaine mesure, ce méta-concept de nation ou d'identité nationale... Mais finalement c'est nous qui marchons dedans. Et nous ne marchons pas de manière identique dans ces identités. Nous n'avons pas les mêmes capacités, parfois tout simplement nous ignorons, nous interprétons mal certaines données, nous passons à côté. Si « on ne comprend pas », cela veut dire qu'on manipule, qu'on subvertit tous ces grands concepts. *Ferhat Kentel*

### Régionalisation

Une évolution de plus en plus importante est en train de se produire et peut changer le niveau d'identité, d'action politique même, de pouvoir, et cette évolution pourra être dominante ou certainement très importante dans l'avenir. Jusqu'à présent, nous avons surtout la nation, l'Etat-nation et le nationalisme. En Europe peut être davantage qu'ailleurs, nous sommes un peu sur la limite de la réalité, en termes de pouvoir et certainement de perspective du nationalisme. Nous sommes de plus en plus peureux. Il y a de plus en plus d'hommes et de femmes politiques, qui ne se retrouvent plus ou qui replient de ce niveau national, qui s'éloignent du pouvoir national. Ils reculent soit vers le haut : ils s'évadent pour ainsi dire sur l'international, l'Europe, l'ONU, par exemple, car ils considèrent qu'il existe un pouvoir qui est tout de même assez réel, soit ils reculent vers le niveau, non pas réellement régional mais plutôt de complexe urbain, qui traverse de plus en plus de frontières nationales. Par exemple si nous envisageons un complexe comme le Ruhr ou la pointe des trois états Allemagne-Pays-Bas-Belgique, ce complexe implique Liège, il implique Aix-la-Chapelle, il implique Cologne jusqu'à Düsseldorf. Bref, il s'agit réellement d'un complexe très important et doté d'un grand pouvoir économique. D'autre part quand nous regardons Lille, nous embrassons jusqu'à Gand. *Rik Pinxten*

### Citoyenneté

Je vais reprendre mon modèle de « citoyen-communauté-individu ». Ce qui est fondamental dans ce modèle c'est qu'il ne s'agit pas de niveaux déconnectés. Je ne suis pas seulement citoyen, je ne suis pas seulement communauté, je ne suis pas seulement individu ; je suis un peu de tout ça. Mais il y a un aspect chronologique aussi, un aspect historique dans l'histoire des États-nation (je fais référence notamment à l'Etat-nation turc). Cet Etat-nation a socialisé, il a appris à ses enfants comment devenir de « bons turcs », de « bons citoyens modernes » à l'image occidentale. J'évoque les images d'Atatürk dansant, dans un pays traditionnellement musulman, avec des femmes vêtues de robes à la mode, sans foulard, sans voile ; sa photo avec Sabiha Gökçen, la première pilote

turque où ils regardent ensemble le ciel de l'avenir... Dans tout cela il y a un aspect rituel, mythologique, mais nous apprenons essentiellement à être « modernes ». L'idée est, donc, de faire une nation des citoyens et de la socialiser avec la modernité, ce qui ne veut pourtant pas dire qu'il n'y ait pas de réponses issues de la communauté et plus tard, des individus modernes. *Ferhat Kentel*

### **Nation ethnicisée**

Il existe un rapport entre l'interculturel et la nation ou plutôt avec ce que vous avez appelé à juste titre l'ethnicisation des nations. Vous avez parlé de la Turquie. Vous avez dit que la nation turque a été ethnicisée. En réalité il ne s'agit pas seulement de la nation turque, mais pratiquement de toutes les nations. C'est cette ethnicisation qui empêche les nations européennes de traiter avec les communautés d'immigrés ou de les intégrer. Comment ? Seul l'État-nation, avec la laïcité, c'est-à-dire avec la séparation de la religion et de l'État, a permis la constitution d'une communauté politique qui par définition accepte la diversité culturelle et religieuse. Cette identité politique était la condition d'une certaine unification politique mais non pas culturelle, puisque l'Europe était multiculturelle aussi avant la construction de ces États-nations. Or le succès de ce modèle de communauté politique a été tel que les sociétés européennes, à l'origine multiculturelles, se sont homogénéisées avec le temps et se sont forgées une nouvelle conscience de parenté ethnique. Une culture française existe aujourd'hui, il y a aussi une culture anglaise, alors qu'il y a deux siècles la France ainsi que l'Angleterre ou l'Allemagne foisonnaient de cultures et de traditions différentes et diverses. Aujourd'hui les Français ou les Anglais se comportent face aux communautés étrangères résidentes chez eux comme les membres d'une communauté ethnique. L'idée de la citoyenneté sur laquelle s'est fondée la République, creuset politique de toutes les appartenances ethniques, semble s'affaiblir au profit de l'idée de la différence culturelle, religieuse et ethnique. C'est parce que la notion de nation s'est identifiée à celle d'ethnie que l'entrée de nouvelles cultures et des nouveaux groupes dans le territoire national devient problématique. Ils sont vus comme des ethnies parce que nous aussi en Europe, nous nous percevons comme une ethnie. Par conséquent, la perversion de la notion de nation au sein même de nations achevées telles que celles de l'Europe, est à mon avis, une question très importante. *Burhan Ghalioun*

### **Crise de l'État-nation**

Des hypothèses très différentes peuvent être envisagées, à partir de cette idée d'ethnicisation : la possibilité de réaménagement de l'espace culturel, de nouvelles reconstructions, la réinvention des identités, aussi bien l'europpéenne globale qu'au sein de chaque pays européen. Qu'est-ce que le nationalisme a fait ? Il a cherché à identifier l'identité culturelle et l'identité politique alors qu'à l'origine ce n'était pas le cas. Car dans les forma-

tions sociales pré-nationales, l'identité politique et l'identité culturelle ne s'accordent pas nécessairement. C'est le programme historique du nationalisme qui a abouti à l'homogénéisation et à la concordance entre la langue, la culture et les droits civils ou la citoyenneté. L'arrivée de nouveaux groupes d'origine ethniques différents sur le territoire national a mis de nouveau en cause cette conformité entre l'identité politique et l'identité culturelle. La question qui se pose alors est la suivante : comment reconnaître des droits égaux à des personnes n'ayant pas la même identité culturelle, et qui par conséquent, ne font pas partie de nous, de notre nation et de notre histoire ? L'intégration de nouveaux groupes ethniques immigrés, ayant aujourd'hui la même carte d'identité, pose à nouveau la question de la nation. Elle nous oblige à repenser cette cohérence, qui avait été difficilement établie, entre l'identité politique (la citoyenneté) et l'identité culturelle (l'origine ethnique). La présence de ces groupes dans les pays de nations achevées remet en question tout le travail historique accompli par l'État-Nation. Elle l'oblige à redémarrer à zéro en quelque sorte. C'est pourquoi j'ai dit que le problème de l'ethnisation ne concerne pas la Turquie seulement, mais pratiquement toutes les nations achevées du fait qu'elles se trouvent face à l'intégration de groupes ethniques nouveaux qui n'ont pas été associés, dès le départ, au processus historique de formation des nations. Car cette intégration les force à dissocier, à nouveau, l'identité politique et l'identité culturelle, c'est-à-dire à reconnaître à des individus qui n'ont pas vécu notre histoire et ne partagent pas notre système de valeurs, le statut de citoyenneté et par conséquent les mêmes droits. *Burhan Ghalioun*

### **Résistance à l'ethnisation**

Il y a toujours un État qui s'ethnise, une nation qui s'ethnise, mais là aussi c'est un discours. La seule possibilité de résistance face à une société qui s'approche de moi en tant que société ethniciante, c'est l'interculturel. L'interculturel, c'est à la fois, une affaire méthodologique, intellectuelle, conceptuelle, mais aussi une possibilité de résistance, la résistance d'en bas. *Ferhat Kentel*

### **Solidarité nationale**

Le nationalisme a opéré le déplacement de la pitié vers la solidarité, différemment que la classe ouvrière. C'est-à-dire que le processus a opéré en sens inverse. Les nationalistes ont d'abord inventé les mythes nationaux (le mythe dans le sens du discours sur les origines), ils ont donc créé un collectif (sur ce point, les historiens sont unanimes), ils ont inventé un collectif culturel qui n'existait pas avant l'invention du nationalisme. Cela a donné lieu à un sentiment de ressemblance culturelle fabriqué par les élites puis réaffirmé massivement par le système éducatif, au moins dans certains pays, et plutôt par la télévision dans d'autres, et qui aujourd'hui est fortement façonné, tous les soirs, ne riez pas, par la météo au journal télévisé. Nous sommes ainsi face à la frontière de

notre pays, parfois un peu plus élargie, jusqu'à l'Europe, et nous finissons par avoir le sentiment que ce qui se passe dans cet espace nous concerne directement. Pour quoi le temps qu'il fait à Nice devrait concerner quelqu'un qui, comme moi, habite Lille, et qui n'a jamais de soleil ? Peu importe, c'est par un ensemble de facteurs de cette sorte que se dessine une carte mentale et une solidarité imaginaire. *Danilo Martuccelli*

### **Patriotisme**

La nation est toujours la rencontre d'une invention culturelle et d'un peuple, c'est-à-dire de la volonté d'un projet politique. Et maints aspects, l'invention culturelle et les politiques sociales redistributives sont toujours allées de pair. Cependant, dans le contexte de globalisation actuel, la possibilité d'établir de vraies politiques de redistribution au niveau global, ainsi que l'émergence de l'équivalent d'un sentiment national à ce même niveau ou même à un niveau européen, -et sur ce point Habermas n'a pas tort-, n'existe pas pour l'instant. En revanche, l'affirmation d'Habermas d'après laquelle un patriotisme constitutionnel serait suffisant, me semble discutable. Pour souder un collectif, un combustible émotionnel est toujours nécessaire. Et ce combustible émotionnel doit se produire par une recréation de la solidarité. Mais c'est évident que la solidarité en tant que telle, la possibilité d'établir des résonances entre des expériences singulières, doit tôt ou tard avoir la capacité de mettre en place des politiques sociales justes, sans lesquelles la solidarité manque de sens. Mais je crois que les politiques globales justes ne seront pas possibles sans le combustible émotionnel, parce que les gens ne vont pas vouloir « payer » pour des gens qu'ils ignorent et avec qui ils ne ressentent aucune identification. *Danilo Martuccelli*

## **EUROPÉEN**

### **Société européenne**

Nous devrions nous demander pourquoi, étrangement, dans les sociétés européennes actuelles les individus ont le sentiment d'être « davantage » que la société dans laquelle ils vivent. En effet, ils se sentent « supérieurs » à la société, c'est-à-dire qu'ils ont des aspirations, des capacités d'action qui débordent les possibilités institutionnelles que la société leur offre. À un point tel que nous pourrions nous demander si ce n'est pas cet affaiblissement du sentiment national en Europe qui permet de retrouver au niveau individuel des marges d'action croissante ? L'individu qui « bricole » des identités plurielles, ne représente-t-il pas justement le modèle même d'intégration européenne actuel ? *Danilo Martuccelli*

## Identité européenne

Dans le cadre d'une étude développée dans certains quartiers de Barcelone, la notion de l'interculturel dans l'utilisation de l'espace quotidien est mise en question. Des traces d'identité européenne ont été difficiles à trouver. Puisqu'il s'agissait de communautés, issues d'une diaspora post-coloniale avec des présences en Europe, nous avons pensé qu'une identité européenne aurait pu exister, ou bien, qu'à partir de pratiques, la construction d'une telle identité aurait pu être possible. Par conséquent, la question qui se pose est la suivante : comment penser l'identité européenne ? Qu'est-ce que l'identité européenne ? Comment pouvons-nous la formuler ? Et si nous envisageons précisément le discours officiel de Barcelone, d'une ville qui se vend comme une ville européenne cosmopolite, nous ne trouvons pas trop d'identité européenne. La difficulté réside dans le fait que des pratiques européennes peuvent exister sans qu'il y ait nécessairement une représentation ou une identité dans ce sens là. *Mary Nash*

L'Europe est donc multiple. Il y a les droits de l'homme, l'euro, un « club chrétien » également ; mais en même temps, dans la pratique, c'est aussi la « police ». La police est là ; elle me respecte, elle est obligée de me respecter et en plus, je sais qu'elle est obligée de me respecter. Si elle me traite donc comme un sauvage, comme un barbare parce que j'ai une tête basanée ou une tête de Turc, je sais que je peux m'opposer et ce n'est pas une raison pour que je sois renvoyé en prison ; je sais que je peux lutter. Par conséquent, je vis, je perdue, je produis, je reproduis l'Europe, dans cette réponse à la question des représentations. Ou bien, si je reprends Michel de Certeau, je dirais que je « consomme » cette idée de l'Europe, mais ma consommation c'est aussi une production. Je ne consomme pas d'une façon identique, j'interprète et c'est à partir des pratiques que j'interprète. Je produis ainsi une identité européenne à ma façon. L'identité interculturelle devient visible grâce à ces acteurs sociaux et je vis quand même dans une société européenne qui m'offre la possibilité de parler de l'interculturel. La société européenne devient le domaine d'abstraction de ce vécu interculturel. *Ferhat Kentel*

## Interculturel européen

Dans cette Europe qui craint l'interculturel, qui a peur de « son » interculturalité, les hommes politiques de la droite se réfugient de plus en plus dans un discours de renfermement. Les représentants du discours sécuritaire, comme Sarkozy, ou Merkel, c'est l'Europe qui n'arrive pas à fréquenter, à négocier avec ces nouvelles configurations. Ce qui explique beaucoup de sujets, à mon avis. L'Europe est le domaine du conflit entre les deux tendances ; entre le renfermement et l'ouverture. Dans les communautés turques ce conflit existe également : nous avons peur de quelque chose et nous l'inventons en même temps. En ce qui me concerne, je suis plutôt optimiste, je pense que cet interculturel se propage au sein des communautés turques ainsi que dans les autres communautés et dans la société européenne dans son ensemble. *Ferhat Kentel*

## PLANÉTAIRE

### Conscience planétaire

Il s'agit d'un instrument très important. Certains affirment, et ils ont raison d'ailleurs, dans une certaine mesure, que l'agrégation des intérêts permettra de produire cette solidarité planétaire. Pensons aux mouvements écologistes : ils partent du principe -c'est très intéressant- que la pollution est démocratique, c'est-à-dire qu'elle touche tout le monde – or, ce n'est pas vrai, nous le savons bien. Certaines zones sont beaucoup plus polluées que d'autres et certains groupes sociaux savent se défendre parfaitement de la pollution. Nous sommes capables de nous protéger mieux qu'au moyen âge face aux épidémies qui s'annoncent aujourd'hui, par exemple. La peste au moyen âge toucha toutes les catégories sociales réellement. Aujourd'hui, en revanche, les maladies s'infiltrent et ne touchent pas de la même manière tous les groupes sociaux. Il y a donc des risques, il y a une conscience planétaire liée à la conscience écologique mais ce n'est pas suffisant, car malgré les déclarations bien intentionnées de nombreux pays, dans les faits, les événements ne suivent pas. Puisque nous avons des marges d'action individuelles, collectives, régionales et d'autres si importantes, tellement plus efficaces, tellement plus rapides nous permettant de nous mettre sélectivement à l'abri des risques, parler d'une conscience planétaire c'est souvent parler, en fait, d'une réalité particulièrement creuse. *Danilo Martuccelli*

### Frontières d'identité

Face à ce que nous voyons devant nous, et qui se fait parfois sans nous et contre nous, est-ce que le monde actuel dans le processus de ce que nous appelons la planétarisation, ne produit-il pas des formes de religiosité pour ne pas dire des identités ? Des formes de religiosité dans le sens fort du terme, c'est-à-dire, dans le sens étymologique de relier, d'établir un lien avec l'autre. Les concerts de musique, les matchs de foot, par exemple, ne sont-ils pas des phénomènes réels de production de passion identitaire ayant également une certaine expression, une certaine dimension presque religieuse ? Ce qui me pousse à revenir à la question initiale. Qui sommes-nous ? Nous arrivons ainsi à la question des frontières. Je pense que c'est une question qui mérite d'être posée. Quelles sont les frontières entre moi, entre nous et les autres ? Pouvons-nous délimiter ces frontières et à quel point pouvons-nous le faire ? Est-ce que l'identité n'est-elle pas, en fait, l'expérience de limites précisément ? Et vous savez très bien que le sentiment angoissé de l'identité jaillit souvent dans des contextes de transition, de passage d'une certaine autonomie personnelle à une relation d'altérité avec l'autre. Jusqu'à quel point vont les concessions que je fais à celui que j'ai choisi comme mon partenaire pour l'intégrer en moi ? Et ce qui est, à mon avis essentiel : à quel point pouvons-nous interpeller, conce-

voir, percevoir cette question de frontières alors que nous parlons précisément de l'identité et des représentations que nous en avons, de la problématique identitaire dans le sens où cela pose justement cette question de proximité et d'intégrité, de l'intégrité dans le sens du respect de l'autre. *Noureddine Affaya*

### **Solidarité planétaire**

Je me demande si toutes les formes de solidarité développées jusqu'à présent n'ont pas été construites face à l'autre, notamment la solidarité nationale. Mais, plus encore, est-ce que la solidarité au sein du mouvement ouvrier ne s'est-elle pas développée également face à la bourgeoisie ou face à autrui bourgeois ? Le défi est aujourd'hui, à mon avis, de dépasser cette question de la solidarité vis-à-vis de l'autre, pour provoquer un mouvement de solidarité planétaire. Il faudrait s'appliquer peut-être à détruire le concept d'autrui. Or, malheureusement, nous ne faisons que créer l'autre, que réinventer chaque jour l'idée de l'autre, l'autre étranger, différent, et nous parlons aujourd'hui du choc des civilisations, des cultures, de l'Islam et de l'Europe... Ce sont des inventions mais aussi des constructions mythiques. Le travail à faire désormais est de détruire le mythe de l'autre afin de réinventer l'idée de la fraternité entre tous les hommes, idée dominante dans toutes les religions, mais de manière différente. Pour les religions, nous étions des frères, indépendamment de nos conditions sociales, politiques, linguistiques, culturelles. Mais tout cela appartient à notre passé, qui ne fonctionne plus ainsi à présent. Ce qui se pose et qui est dans le domaine du possible c'est de réinventer les valeurs humanistes, un nouvel humanisme, en essayant de détruire, d'éliminer cette catégorisation de l'un et de l'autre. Je pense que depuis deux décennies nous ne parlons que de ce problème, mais, au lieu de chercher à dépasser cette cassure politique et épistémologique de l'identité et de l'altérité, nous ne faisons que multiplier les obstacles à l'émergence d'une nouvelle conscience planétaire et par conséquent d'une nouvelle solidarité universelle. À mon avis, il y a un travail à entreprendre au sujet de l'autre. *Burhan Ghalioun*

### **Globalisation et interculturalité**

En revanche, j'ai trouvé un axe très intéressant lorsque vous parliez des Turcs ou des immigrés Turcs qui sont aujourd'hui, dans une certaine mesure, des acteurs de la nouvelle Europe. C'est là que je trouve une percée possible pour travailler l'interculturel, dans cette société stable, stabilisée, européenne qui est obligée de donner une réponse à l'accumulation ou à la présence, de plus en plus importante, de cultures différentes et comment cette Europe réagit à ces nouvelles cultures. C'est dans ce sens que l'interculturel devrait, à mon avis, être approfondi. En effet, je pense que l'interculturel acquiert sa signification au niveau des contacts entre les cultures du monde, au sein d'un monde globalisé désormais. L'interculturel doit être compris au niveau de cette globalisation et



la globalisation constitue une condition de cette interculturalité. Je perçois donc l'interculturel beaucoup plus proche de cette réinvention de l'espace culturel mondial, que des rapports entre de groupes d'immigrés vraiment marginalisés, méprisés parfois, et des sociétés bien établies, des identités nationales bien établies ayant leurs systèmes de valeurs, leurs cultures, leur histoire, leur mémoire, leur représentation. *Burhan Ghalioun*

## INTERCULTUREL

### Intersubjectivités

#### Appartenance

L'interculturalité est un fait historique, sociologique et culturel. Le problème réside dans la conceptualisation des mouvements de l'interculturalité. Comment construire une pensée compatible ou incompatible avec les données sociologiques et historiques ? Comment construire ce qu'on appelle « l'intersubjectivité » d'après laquelle personne ne pourrait réussir en se centrant sur un seul fondement de la personnalité ? Nous sommes alors obligés de jouer, de bricoler sur plusieurs éléments constitutifs de la personnalité pour nous imposer, pour être pris en charge dans une société, que ce soit en Turquie ou dans des sociétés d'accueil. Je me demande alors, à quel point pouvons-nous dire que le travail sur soi-même ou le processus d'intersubjectivité, sont suffisants dans ce jeu complexe d'appartenance et de reconnaissance ? *Noureddine Affaya*

Dans l'interculturel que j'essaie de voir dans cette histoire d'immigration il n'y a pas de loyauté. La loyauté existe dans les groupes que j'appelle les « assimilés » ou les groupes « communautaires », d'une façon symétriquement opposée. S'il y a loyauté ici, il n'y a pas de loyauté ailleurs, ou inversement. L'interculturel c'est la trahison totale, ici ou ailleurs ; ils sont considérés comme des traîtres des deux cotés. Du côté de la Turquie, ils sont perçus comme « des traîtres, ayant trahi notre communauté, notre histoire, car ils se sont germanisés » ; et de l'autre côté il y a cette nation allemande qui perd sa « pureté », parce que « ces Turcs n'apprennent pas à être des Allemands, ils n'apprennent pas nos codes et par conséquent ce n'est pas très loyal ». En France, ce discours est encore beaucoup plus fort : « ils n'acceptent pas les normes de la société française, donc ils ne sont pas loyaux ». Et c'est dans ce système à la française, que nous nous retrouvons dans des ghettos et que nous perdons la voie de l'interculturalité. *Ferhat Kentel*

Je voulais parler de loyauté, mais au pluriel. Un anthropologue américain, Paul Smith, parle de double loyauté (ou de triple même) et de double appartenance chez les personnes, provenant de milieux d'émigrés qui prennent des responsabilités politiques.

À mon avis, la laïcité, le modèle de laïcité française, ne permet pas que cela se mette en pratique de cette façon en France, tandis qu'en Allemagne, en Belgique, en Flandre surtout, la double appartenance est possible. Et c'est ainsi qu'en Allemagne et certainement en Flandre, des personnes d'origine turque ou d'origine marocaine sont dans la politique, en tant que ministres ou autres charges et ont donc cette double loyauté. D'ailleurs ce n'est pas contesté. C'est possible. L'identité européenne pourrait aller plus loin que le cadre de référence, disons formel, et avancer dans ce sens. À la place d'un nationalisme, de la super-nation, des petites nations, ou des régions, nous pourrions parler d'une double ou d'une triple loyauté. Les issus de l'émigration se manifestent ainsi, là où c'est possible, comme par exemple, en Allemagne et en Belgique, mais dans les états étatistes et vraiment laïcistes cela devient plus difficile et pourrait même être exclu. *Rik Pinxten*

### Rencontre

J'essaierai de diversifier, de différencier ce que j'entends par interculturel. Comment est représenté l'interculturel ? Comment devient-il visible ? Pour les jeunes de la deuxième ou troisième génération d'immigrants il y a « de l'Allemand », mais il y a aussi des aspects de ces pays lointains, l'appartenance à une histoire, cette référence qui les suit. C'est ainsi que l'interculturel existe dans la vie sociale. Mais là aussi sont présentes plusieurs façons de faire l'interculturel et, dans ce sens, l'interculturel n'est pas seulement la rencontre du « Turc » et de l'« Allemand ». Et c'est à ce point que mon inquiétude théorique, conceptuelle devient très concrète. Puisque des versions multiples sont présentes dans cette rencontre, cet interculturel ne serait-il pas issu de notre construction ? Existe-t-il une nouvelle identité quand « le Turc » s'installe en Allemagne à partir de cette rencontre ? À mon avis, c'est bien plus compliqué et je crois que parler de l'interculturel comme d'un simple mélange de choses, ne marche pas, n'est pas suffisant. Et dans les enquêtes, je ne vois plus ces représentations nationales ; je vois plutôt des couleurs... *Ferhat Kentel*

L'exposé et le débat ont soulevé également la question de l'identité qui dépasse de loin celle de l'interculturalité. Dans toutes les sociétés nous bricolons des identités au niveau professionnel, au niveau individuel, et au niveau national nous fabriquons aussi des identités nationales. Cela a toujours été ainsi et c'est le cas partout en Europe, entre les immigrés, dans les pays du Sud, partout. Cela pose la question de la nation également. Une question qui dépasse aussi de loin l'interculturel. Par conséquent, comment analyser l'interculturalité au sein de ces grandes problématiques (la nation, l'identité, l'immigration...) ? D'après ce que j'ai entendu ce serait au niveau de ce troisième groupe que vous avez appelé « le pont ». À ce point l'interculturel voudrait tout simplement dire métissage ou comme l'anthropologie américaine l'appelait dans le temps, acculturation, c'est à dire, assimilation graduelle et progressive de la culture locale par des groupes d'immigrés. Pour quoi le rôle de l'interculturel serait-il l'étude ou l'examen de ce grou-

pe appelé « pont » et non pas du groupe communautaire ou du premier groupe ? L'interculturel pourrait être également ce contact, cette rencontre entre les cultures, il peut y avoir une assimilation, il peut y avoir un bricolage de nouvelles cultures, je ne sais pas, une interpénétration. L'interculturel c'est comme un serpent dans l'eau que nous n'arrivons pas à attraper. *Burhan Ghalioun*

### **Reconnaissance**

Est-ce qu'il ne s'agit pas d'un problème de reconnaissance ? Reconnaissance dans le sens fort de ce terme, c'est à dire, une reconnaissance qui interpelle sérieusement les trois fondements : le langage, le désir et le pouvoir. Ce que nous appelons reconnaissance c'est un mécanisme productif des élans vitaux de ce nous nommons intersubjectivité. J'ai l'impression d'être un peu dans l'abstrait, mais je suis pourtant persuadé, je suis convaincu que dans tout ce débat il y a un problème réel et effectif de reconnaissance : reconnaître l'autre, reconnaître la différence et comment intégrer cette reconnaissance dans une « identité » dans une communauté, dans une nation, ou dans une société sans entrer dans les détails des différentes dimensions de la reconnaissance. *Noureddine Affaya*

C'est une histoire de reconnaissance. Comme souligne Vassili Grossman, quand les communautés, les individus s'associent, au nom d'un Dieu, d'un parti, d'un État, d'une nation etc. en croyant trouver le sens de leur vie, ils se trompent. Le vrai sens de la vie ne réside pas dans la nation, dans Dieu ou ailleurs, mais dans mon individualité, dans mon désir d'être reconnu, de vivre normalement comme un être humain. Dans ce désir de vivre, je veux être reconnu dans mon travail, dans ma famille, en tant qu'enfant, en tant que parent, ou dans quelque autre aspect de ma vie quotidienne. Si nous acceptons que cette reconnaissance soit multiple et qu'elle soit loin d'avoir une seule dimension, qu'il s'agit d'une multi-appartenance, il faut que je sois reconnu dans toutes mes dimensions, avec tous mes morceaux, moi-même, ma tête, ma croyance, enfin, tout ce que je fabrique en moi. Cette fabrique en moi est une histoire de reconnaissance. *Ferhat Kentel*

### **Paradoxes des pratiques**

#### **Perte ou acquisition**

Lorsque nous parlons de l'interculturel, s'agit-il d'un vœu ? D'une espérance ? D'un slogan ? Ou bien s'agit-il d'un processus historique et vers où nous mène-t-il ? Il est vrai que nous avons affaire maintenant à une situation un peu paradoxale. Il y a une interculturalité de fait, effective. Et il y a une certaine forme de blocage intellectuel. Par conséquent, il s'agit de penser pour interpeller, pour interroger, et pour placer ce processus ou cette dynamique interculturelle au niveau de la réflexion et de la pensée. Est-ce que le discours sur l'identité, sur l'interculturel, ne pose pas en fait un double problème ? Il s'agit du problème de l'accompagnement intellectuel du processus complexe de la

construction de ce que nous pourrions appeler l'identité composite, parce que toute identité, qu'elle soit européenne, arabe, turque ou américaine... est une identité plurielle et composite. Est-ce qu'il ne s'agit pas précisément d'une certaine forme de « crise » d'accompagnement intellectuel de ce processus extraordinaire de perte et d'acquisition des nouveaux éléments identitaires ? *Noureddine Affaya*

### Hybridation

Quant à l'hybridation, je n'ai rien contre cette idée. Ce qui me gêne dans cette affaire, c'est une sorte de naturalisation et de généralisation d'un processus qui voit le monde unifié différemment. L'hybridation c'est bien prendre deux espèces différentes et les mettre ensemble pour en faire une troisième, dans une sorte de processus naturel, par conséquent. Et moi ça me gêne, cela. En effet, je voudrais voir comment ça se passe, je voudrais savoir si ce processus d'hybridation a vraiment lieu, plutôt que de l'affirmer comme un postulat. Il me semble qu'une certaine sociologie établit ainsi, tout tranquillement, que nous avons cette créolisation, cette hybridation et j'aimerais donc savoir comment ça se passe, par injonction ? Je reviens à mes catégories, par anti-injonction, ... c'est cette construction que je souhaiterais analyser dans sa réalité, plutôt que de l'affirmer comme telle. Donc c'est n'est que la simple prudence méthodologique celle qui me pousse à penser ainsi. *Felice Dassetto*

### Immigration

Nous parlons de l'immigration mais à quel niveau de cette question se situe l'interculturel ? Puisque la question de l'immigration dépasse de loin la question de l'interculturalité, en posant des problèmes économiques, politiques, sociaux etc. elle ne constitue pas, à mon avis, le meilleur angle pour examiner l'interculturel. Le cas des groupes d'immigrés ne me semble pas réellement le cas idéal pour comprendre les dynamiques de l'interculturel. En effet, les deux cultures et les deux communautés, la communauté d'accueil et la communauté immigrée, ne se trouvent pas dans des conditions d'égalité, et ne peuvent donc pas avoir des échanges culturels normaux. Ces derniers sont nécessairement conditionnés par les rapports d'inégalité, de xénophobie, de sentiment d'infériorité ou de suprématie, parfois même de racisme, qui les détournent de leur signification. Je me demande si nous ne pourrions pas envisager un domaine de recherche de l'interculturel qui se situe un peu en dehors des problématiques traditionnelles de l'identité, de l'immigration, de la construction de la nation... *Burhan Ghalioun*

Il y a du « naturel » dans l'interculturel. Il n'y a pas beaucoup de construction dans l'interculturel. Et c'est justement pour cette raison, que l'interculturel produit une capacité de résistance à tout genre de pouvoir, d'idéologie, d'abstraction surplombant et totalisant. Quand je regarde le statut de l'interculturel ou le vécu de l'interculturel, je vois des références multiples dans les pratiques des immigrés en Europe. C'est comme la vie

elle même avec tous ses ingrédients. Et une partie de cette vie très riche qui est négociée dans la vie quotidienne demeure invisible. Je prends donc en considération cette vie foisonnée de détails -un peu comme l'humus sous la terre qui produit les plantes. Et au lieu de ne regarder que les fleurs, les plantes ou les arbres, je regarde ce qui fait vivre dans ce souterrain. Et dans ce cas, l'interculturel joue un rôle essentiel pour me dévoiler l'existence d'une vie cachée, d'une vie qui a été colonisée par tous ces grands concepts modernistes, mais qui cherche et trouve son chemin. *Ferhat Kentel*

### Grammaire de lecture possible

Lorsque lors des entretiens j'interroge les acteurs à propos de leurs sentiments d'injustice, ce n'est absolument pas de l'injustice économique ou des inégalités qu'ils parlent en premier terme. À présent, les inégalités et les injustices les plus fortes sont les affaires existentielles, elles se placent dans le domaine des expériences individuelles qui sont avancées comme des inégalités. Quelqu'un m'a même répondu l'inné et l'acquis. Voilà le sentiment d'injustice le plus fort. C'est-à-dire qu'il y a un déplacement du sentiment d'injustice chez nos contemporains vers des affaires purement existentielles. Tracer la frontière entre ce qui appartient à l'humain et ce qui appartient à l'ordre politique, proprement dit, devient de plus en plus difficile. Et c'est parce que les gens ressentent les choses de cette manière que le politique n'arrive pas, quelques fois, à avoir une prise sur les faits, parce que pour de nombreux individus le politique concerne désormais des aspects que notre système institutionnel n'aborde pas encore. Évidemment, il n'y a pas de coupure entre le citoyen et l'individu mais les gens se posent des questions dans des langages, dans des termes, que le cadre de la vie politique n'arrive pas à saisir. Et je crois que cela explique en grande mesure le malaise de nos concitoyens aujourd'hui. Voilà toute la difficulté de la situation actuelle : il s'agirait de produire une grammaire permettant à des individus, qui se définissent souvent par la plus grande différence, de sentir proches. C'est, à mon avis, le défi principal. Je crois qu'il vaut mieux l'affronter les yeux ouverts que de faire comme si le problème n'existait pas. *Danilo Martuccelli*